

Une utopie en Amérique latine ?

Les enjeux de la géographie dans un récit de « science-fiction » espagnol de Nilo María Fabra (1843-1903)

Justine Pédefflous

Résumé : Cet article traite d'une dimension peu étudiée de la littérature espagnole du XIX^e siècle, dont on connaît mieux les œuvres réalistes : la science-fiction. L'analyse d'un récit du journaliste et écrivain Nilo María Fabra sera l'occasion de mettre en avant l'adaptation de ce genre étranger à la littérature nationale, au moyen de la réécriture du thème topique du voyage aux Indes, et de la rénovation technologique de la conception merveilleuse du Nouveau Monde. Dans ce conte, la science-fiction se mêle également au genre traditionnel de l'utopie, dans la mesure où elle est le support d'un discours politique en faveur de l'hispano-américanisme : nous analyserons ainsi le traitement central du train comme vecteur symbolique de ce désir d'union des continents.

Mots-clés : science-fiction, merveilleux scientifique, utopie, récit de voyage, Nilo María Fabra, chroniques des Indes, hispano-américanisme, XIX^e siècle.

Resumen: Este artículo trata de una dimensión poco conocida de la literatura española decimonónica, más célebre por su vertiente realista, a saber la ciencia ficción. A través del estudio de un relato del periodista y escritor Nilo María Fabra, se pondrá de relieve la adaptación de este género extranjero a la literatura nacional por medio de la reescritura del tema tópico del viaje a las Indias y de la renovación tecnológica de la concepción maravillosa del Nuevo Mundo. En este cuento, la ciencia ficción se mezcla también con el tradicional género utópico, siendo el soporte de un discurso político a favor del hispanoamericanismo: se analizará el tratamiento central del tren como vector simbólico de este deseo de unión de los continentes.

Palabras clave: ciencia ficción, maravilloso científico, utopía, relato de viaje, Nilo María Fabra, crónicas de Indias, hispanoamericanismo, siglo XIX.

L'Espagne n'est pas connue pour avoir fondé une tradition dans les genres de l'utopie ou de la science-fiction. Ainsi, les auteurs de l'ouvrage *Les utopies dans le monde hispanique*, parlent le plus souvent de traces du genre utopique, de tendances utopiques d'autres genres littéraires ou encore des limites de l'utopie¹. La science-fiction, selon la critique, n'aurait fait son apparition en Espagne que dans la seconde moitié du XX^e siècle sous l'influence de la littérature étrangère². Pourtant, le journaliste et homme politique Nilo María Fabra publie à la fin du XIX^e siècle de nombreux récits présentant des similitudes avec ce dernier genre. Dans « Un viaje a la República Argentina en el siglo XXI ³ » publié en 1889, il

1. Voir GUINARD, Paul-Jacques, « Aspects utopiques dans le roman espagnol de la fin du XVIII^e siècle », in *Les utopies dans le monde hispanique. Actes du colloque tenu à la Casa de Velázquez, 24/26-XI-1988*, Jean-Pierre Etienne (dir.), Madrid, Editorial de la Universidad Complutense y Casa de Velázquez, 1990, p. 57-64.

2. MORENO SERRANO, Fernando Ángel, « Notas para una historia de la ciencia ficción en España », *Dicenda. Cuadernos de Filología Hispánica*, 2007, 23, p. 128.

3. FABRA, Nilo María, « Un viaje a la República Argentina en el año 2003 », *La Ilustración Española y Americana*, 21, 1889;

entremêle même science-fiction et utopie. Il imagine ainsi dans le futur, un voyage, lieu commun du genre utopique, entre Madrid et Buenos Aires.

Or, le *topos* du voyage lui permettra d'exprimer un certain idéal politique. L'enjeu de ce texte consiste en une mise en scène du rapport entre l'Espagne et l'Amérique latine, revisitant ainsi de façon originale un thème fondateur des lettres hispaniques. Il conviendra d'étudier comment la géographie, traitée ici de façon novatrice, sert à la fois de base au développement science-fictionnel et de support à l'utopie, articulant ainsi deux genres souvent distincts, notamment au XIX^e siècle.

I. Le Nouveau Monde, terre de l'utopie

La mythique Amérique

La découverte du Nouveau Monde fut un des événements fondateurs de la modernité espagnole ainsi qu'un facteur de changement des mentalités médiévale et renaissante. Cependant, la perception première de cette terre nouvelle par les navigateurs et les conquistadors reste entièrement conditionnée par des grilles de lecture mythiques, religieuses et littéraires. En témoignent les « crónicas de Indias », qui se caractérisent par un mélange de réel et d'imaginaire ayant, sans aucun doute, lourdement influé sur la perception européenne de ce monde nouveau. Ainsi, dès son premier récit de voyage, Christophe Colomb, à côté de descriptions de la faune et de la flore américaines, affirme avoir vu des sirènes⁴. Il apporte également du crédit aux rumeurs des Indiens à propos d'une île peuplée uniquement de femmes et qui recèlerait beaucoup d'or⁵. Immédiatement cette rumeur est associée au mythe gréco-latin des Amazones, qui trouvera un écho immense parmi les navigateurs et conquistadors du Nouveau Monde.

Dans le récit de son troisième voyage, il assure même qu'en continuant sa route, il tombera nécessairement sur le Paradis terrestre, lieu biblique mythique⁶. Dans sa lettre au Pape Alexandre VI en 1502, le Génois fait de nouveau allusion à ce mythe et le légitime par la référence aux « sanctos y sacros theólogos ⁷ ». Cette justification de l'association du Paradis terrestre à la terre nouvelle passe par une insistance sur le verbe « croire » (« creí y creo aquello que creyeron y creen ») : l'emploi d'une anaphore fondée sur une corrélation entre un passé simple et un présent de l'indicatif permet de montrer la continuité entre le passé et le présent et, ainsi, de fonder une croyance personnelle sur une autorité incontestable. Dans cette même lettre, Colomb évoque également un autre lieu mythique biblique qu'il aurait localisé aux Indes. Il s'agit de la cité d'Ophir, d'où le roi Salomon était censé tirer son or : on peut voir dans cette référence l'une des premières occurrences du futur mythe d'El Dorado, dont nous reparlerons. Malgré la part probable d'exagération de la part d'un Colomb désireux d'accroître la valeur de sa découverte auprès des monarques espagnols et du Pape, la perception du découvreur correspond à une mentalité médiévale ne séparant pas de façon nette science, histoire et mythes, qui se retrouvera chez les autres navigateurs, conquistadors et chroniqueurs.

Ainsi, non seulement les mythes sont mobilisés afin d'expliquer la nature du continent et de certaines de ses composantes énigmatiques pour les européens mais, plus fondamentalement encore, ils stimulent la conquête des Indes elle-même. En effet, c'est la recherche des Amazones qui est à l'origine

réimprimé sous le titre « Un viaje a la República Argentina en el siglo XXI », dans *Cuentos ilustrados*, Barcelona, Imp. de Heinrich y Cía, 1895 et dans *De la Luna a Mecnópolis. Antología de la ciencia ficción española (1832-1913)*, Nil SANTIAÑEZ-TIÓ (éd.), Barcelona, Quaderns Crema, 1995.

4. COLOMB, Christophe, *Diario de a bordo, Historia*, Madrid, 16, 1985, mercredi 9 janvier 1493, p. 184.

5. *Ibid.*, dimanche 13 janvier 1493, p. 188.

6. *Id.*, « Relación del Tercer Viaje » (1498-1500), *Textos y documentos completos*, Madrid, Alianza, 1995, p. 377-384.

7. *Ibid.*, « Carta al Papa Alejandro VI » (1502), p. 479-480.

de l'expédition menée tout d'abord par Pizarro, puis par Francisco de Orellana, sur le fleuve qui doit son nom précisément au but de cette expédition, l'« Amazone ». De même, le mythe d'une contrée regorgeant d'or (El Dorado) a causé de nombreuses expéditions dans la région de la Nouvelle Grenade⁸. On voit donc que, dès le début, les Indes constituent un espace vierge sur lequel les Européens projettent leur imaginaire mêlé de références bibliques, de mythes païens et de motifs littéraires. Ainsi, il convient de souligner la concomitance de la découverte de l'Amérique et de l'apogée des romans de chevalerie, dont les liens avec les chroniques des Indes ont été étudiés⁹. L'Océan Atlantique fonctionnerait comme le gué dans le roman de chevalerie, à savoir une frontière entre le connu et l'inconnu, où règne le merveilleux, entre l'Ancien Monde et le Nouveau, monde de tous les possibles.

Le Nouveau Monde, territoire vierge propice aux utopies

C'est tout naturellement que cette terre vierge et mythique sera considérée comme le lieu privilégié de l'utopie. En effet, de Platon à Thomas More, l'idéal politique s'incarne dans une géographie précise et distincte de celle de son auteur¹⁰. Pour les utopistes, le Nouveau Continent constituera donc un contrepoint au Vieux Continent corrompu. Par exemple, Vasco de Quiroga, s'inspirant de l'organisation sociale et politique de Thomas More, crée en Nouvelle-Espagne des « villages-hôpitaux », qui visent la civilisation des Indiens, leur christianisation ainsi que leur protection¹¹.

Cette idée sera reprise et rationalisée par les jésuites qui fondèrent les réductions indiennes au Paraguay. Ici, c'est moins l'influence de More que celle de Platon qui prime¹², à laquelle il faut ajouter la forte tendance contre-réformiste du projet. Il s'agissait en effet d'une organisation visant à défendre les Indiens guaranis de la violence des colons, en les intégrant dans une communauté de travail fortement hiérarchisée et cléricale. Dans cette seconde étape de colonisation qui succédait à la conquête, il n'était donc plus question de trouver le Paradis terrestre, mais de le construire au moyen d'une organisation politique.

Concernant ces phénomènes de mythification et d'utopisation, la province du Río de la Plata joue un rôle important. On trouve en effet des rumeurs à propos de sirènes et d'Amazones présentes dans cette région¹³, ainsi que des légendes spécifiques, comme celle de la Maldonada à Buenos Aires, jeune femme chassée de la ville et qui aurait été aidée par une lionne¹⁴. En outre, le Río de la Plata doit son nom à une croyance corrélative au mythe d'El Dorado, celle de la Sierra de la Plata, contrée regorgeant

8. Jiménez de Quesada mène des expéditions dans le Cundinamarca en 1537 et dans l'Orinoco entre 1559 et 1569 (KUPCHIK, Christian, *La leyenda de El Dorado y otros mitos del descubrimiento de América*, Madrid, Nowtilus, 2008, p. 119-120).

9. CARMONA FERNÁNDEZ, Fernando, « Conquistadores, utopía y libros de caballería », *Revista de Filología Románica*, 10, 1993, Madrid, p. 11-29.

10. Darko Suvin définit l'utopie comme la « construction verbale d'une communauté quasi humaine particulière, où les institutions socio-politiques, les normes et les relations individuelles sont organisées selon un principe plus parfait que dans la société de l'auteur, cette construction alternative étant fondée sur la distanciation née de l'hypothèse d'une possibilité historique autre [...] C'est un pays inexistant sur notre mappemonde », *Pour une poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, p. 51-57. La cité idéale de Platon (*La République*) et l'île d'Utopie de Thomas More, montrent bien l'incarnation géographique de la réflexion politique utopique.

11. QUIROGA, Vasco de, *Reglas y ordenanzas para el gobierno de los hospitales de Santa Fe de México y Michoacán*, 1766.

12. Le jésuite espagnol José Manuel Peramás écrivit en exil: « Abrigamos la esperanza de poder demostrar que entre los indios guaraníes de América se realizó, al menos aproximadamente, la concepción política de Platón », cité dans *Tentación de la utopía. La República de los jesuitas en el Paraguay*, Jean-Paul DUVIOLS et Rubén BAREIRO SAGUIER (coords.), Barcelona, Tusquets, 1991, p. 11.

13. SCHMIDL, Ulrich, *Relación del viaje al Río de la Plata*, reproduit dans *Alemanes en América, Historia*, Madrid, 16, 1985, chap. XXXVII.

14. DIAZ DE GUZMÁN, Ruy, *La Argentina*, reproduit dans la collection Dastin, Madrid, 2000.

non plus d'or mais d'argent, et gouvernée non pas par un Roi doré mais par un Roi blanc¹⁵. Tout comme le mythe d'El Dorado, cette légende donna naissance à de nombreuses expéditions dans cette province. De même, c'est une région qui, bien que n'ayant pas abrité de tentatives d'utopies politiques, comme la Nouvelle-Espagne ou le Paraguay, a été le support de projets utopiques. Ainsi, au moment des guerres d'indépendance, entre 1810 et 1815, Buenos Aires devient un vivier de penseurs inspirés de la Révolution française, qui se regroupent dans des sociétés patriotiques visant à appliquer les principes politiques révolutionnaires¹⁶. Entre 1816 et 1819, la province fut ainsi gouvernée par un Directoire, sur le modèle de la Révolution Française. Au fil du XIX^e siècle, l'utopie se déplacera de la politique vers la dimension économique, Buenos Aires devenant une des villes les plus peuplées, industrialisées et marchandes d'Amérique latine, prenant modèle sur le développement des villes européennes.

Or c'est précisément cette ville, paradoxalement à la fois mythique et symbole de modernité, qui va être l'objet de l'utopie science-fictionnelle de Nilo María Fabra.

II. Le caractère utopique de la fiction scientifique chez Nilo María Fabra

La science-fiction en Espagne ?

Tout comme le fantastique, le genre de la science-fiction pose des problèmes de définition et de classification, auxquels s'ajoute en Espagne la problématique de l'authenticité des productions nationales en tant qu'œuvre de science-fiction en comparaison des œuvres étrangères. Sans entrer dans ces polémiques de définition, nous nous contenterons de rappeler que le terme « science-fiction » est utilisé pour la première fois en 1924 par l'écrivain américain Hugo Gernsback lors du lancement du premier « pulp magazine » qui fera la fortune du genre¹⁷. Avant cette date, le terme employé pour désigner les œuvres d'anticipation scientifique, telles que celles de Jules Verne, Camille Flammarion, Edward Bellamy ou encore H.G. Wells, était « roman scientifique », ou plus généralement « littérature scientifique ». Juan Ignacio Ferreras distingue le roman scientifique du roman de science-fiction en ce que le premier mettrait en scène la science comme thème, alors que le second la prendrait comme problématique¹⁸ : la littérature scientifique défendrait ainsi une position scientifique que la science-fiction rejeterait¹⁹. Selon Fernando Ángel Moreno Serrano, la véritable science-fiction ne commencerait en Espagne qu'en 1953²⁰.

Nilo María Fabra, écrivant dans les années 1880-1890, appartiendrait donc à la « littérature scientifique » issue de la tradition de Jules Verne et de Camille Flammarion, qui eurent une large diffusion dans l'Espagne du XIX^e siècle²¹. Certains ouvrages espagnols s'en inspirant peuvent par certains aspects être classés dans la littérature scientifique, car ils explorent des thèmes propres à ce type de littérature, tels que l'anticipation temporelle, le voyage dans le temps ou encore l'expérimentation

15. SANCHEZ, Jean-Pierre, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1996, p. 565-566.

16. GONZALEZ BERNALDO, Pilar, « Les sociétés patriotiques et les clubs révolutionnaires à Buenos Aires entre 1810 et 1815 », *La Révolution française, la péninsule ibérique et l'Amérique latine. 1789-1989, Exposition*, Biblioteca nacional, Madrid, junio-julio 1989, Chapelle de la Sorbonne, Paris, du 30 juin au 21 juillet 1989, p. 103-106.

17. FERRERAS, Juan Ignacio, *La novela de ciencia ficción*, Madrid, Siglo XXI de España, 1972, p. 23.

18. *Ibid.*, p. 32-33.

19. Cette position est contestable en ce qui concerne H.G. Wells que Ferreras classe dans la littérature scientifique mais qui montre une position ambiguë à l'égard de la science.

20. MORENO SERRANO, Fernando Ángel, *Op. cit.*, p. 128.

21. SANTIANEZ-TIO, Nil, *De la Luna a Mecnópolis*, *op. cit.*, p. 9.

biologique. Cependant, dans la plupart de ces œuvres, la science ne sert que de prétexte à l'exposition d'une aventure ou d'une critique sociale. Dans certaines œuvres qualifiées de science-fictionnelles, la science est même parfois totalement absente²² : l'appellation « littérature scientifique » est alors tout à fait impropre et on lui préférera celle de « fiction spéculative », employée par Roger Bozzetto²³.

Nilo María Fabra et la littérature scientifique

A l'inverse, chez Nilo María Fabra, la science n'est jamais utilisée comme simple artifice littéraire visant à rendre vraisemblable un récit mais se trouve toujours au centre de la narration. Cet auteur fait ainsi la part belle aux descriptions d'inventions scientifiques émaillées de termes techniques : dès la seconde phrase du récit qui fera l'objet de notre analyse, « Un viaje a la República Argentina en el siglo XXI », on trouve une allusion à une « comunicación telefónica y neumática ²⁴ » (nous soulignons). Chez Fabra, le goût pour la dimension technique se traduit par le signe typographique de l'italique, qui souligne l'usage d'un terme peu usité en raison de sa technicité ou un emploi peu courant de termes connus, comme dans l'association « aluminio-carriles ²⁵ ».

En outre, l'incipit de cette nouvelle permet de confirmer son entière appartenance au genre de la littérature scientifique. Il s'agit en effet d'un incipit en apparence conventionnel, qui expose le contexte spatio-temporel de la narration. La première phrase installe d'emblée le lecteur dans un espace référentiel typique du roman réaliste de l'époque, Madrid. Cependant, cette première référence qui venait de créer un certain horizon de lecture en faisant allusion à un espace connu, est immédiatement remise en cause par la seconde référence, qui est quant à elle temporelle : nous sommes le 9 mai 2003, à cinq heures de l'après-midi. Cette indication est paradoxale dans la mesure où elle projette le lecteur dans un futur lointain, c'est-à-dire un monde inconnu ; cependant, la précision du repère temporel et le ton de naturalité employé par le narrateur auto-diégétique produisent un effet de réel presque aussi grand que l'allusion à la capitale espagnole. On n'est donc pas ici dans un récit fantastique : on aurait dans ce cas des marques de surprise et/ou de peur face à l'invention inconnue que constitue la « communication téléphonique et pneumatique », qui, à l'inverse, se trouve ici totalement intégrée dans le quotidien du narrateur. Tous ces éléments se rapportent à ce que l'on appelle le « merveilleux scientifique », qui désigne la nature du surnaturel dans les romans scientifiques. Il s'agit d'un univers différent de l'univers référentiel du lecteur (ce que Todorov nomme le « merveilleux ²⁶ »), mais, à l'inverse du conte merveilleux ou de la légende, on ne se trouve pas dans un passé intemporel mais dans le futur, et les personnages folkloriques ou légendaires ont fait place à des inventions techniques.

Un traitement novateur du voyage : le train comme « lieu » de l'utopie

Dès le début, l'auteur met en avant le thème de la communication. En effet, via le téléphone, le narrateur se met en relation avec la compagnie de train ; puis, par l'intermédiaire du tube pneumatique, qui permet la mise en communication des objets, il reçoit une médaille, équivalent du billet de train.

22. Par exemple « La prehistoria », d'Azorín est un dialogue se déroulant dans le futur, où un maître explique le passé (c'est-à-dire le présent de l'auteur) à un élève. Si la dimension critique de la science-fiction est bien présente dans ce texte, en revanche l'anticipation temporelle n'y est nullement rendue vraisemblable, et encore moins par l'intermédiaire de la science, qui est totalement absente du récit.

23. BOZZETTO, Roger, *L'obscur objet d'un savoir. Fantastique et science-fiction : deux littératures de l'imaginaire*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 1992.

24. FABRA, Nilo María, « Un viaje a la República Argentina en el siglo XXI », *De la Luna a Mecnópolis*, op. cit., p. 213.

25. *Ibid.*, p.214.

26. TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970.

Enfin, le train, véritable protagoniste du texte, le mettra en relation avec un autre territoire, l'Argentine.

Comme le suggère le titre, « Un viaje a la República Argentina en el siglo XXI », le thème du voyage est au centre du texte. Or, le lieu de départ, Madrid, et le lieu d'arrivée, Buenos Aires, favorisent le rapprochement avec les voyages déjà étudiés, ceux des navigateurs qui partirent de l'Ancien Monde pour le Nouveau. Il s'agit d'une réécriture des voyages aux Indes mais les valeurs négatives qui y étaient associées (longueur du trajet, difficultés, risques, maladies, famine, etc.), sont ici inversées. L'emploi d'adjectifs augmentatifs (« potente », « soberbio », « perfeccionado », p. 214), ainsi que l'insistance sur la précision numérique expriment l'idée d'abondance apportée par la technique. Les nombreuses énumérations miment aussi, par leur effet cumulatif, la profusion qui caractérise le train. Par ailleurs, l'accent mis sur les matières (aluminium, matière élastique, bois exotique, cristal de roche, etc.), souligne la notion de confort abondamment développée par le texte. Il s'agit en effet d'un confort complet qui prend en compte tous les sens : la vue et le toucher (les matières), le palais et l'odorat (les mets exquis), ainsi que l'ouïe (la musique). Si les désagréments du voyage –le bruit et les vibrations–, sont gommés, en revanche les sensations agréables sont recrées : des peintures représentant les paysages vus depuis le train sont accrochées aux murs et des bouteilles circulent sur la table, rappelant le mouvement du train, qui n'est pas ressenti par le voyageur²⁷. Le train constitue donc bien un « palacio ambulante », *locus amoenus* sur rails.

Or, il ne s'agit pas d'un simple lieu d'extase corporelle : un meuble précieux conduit en effet à une réflexion philosophique sur l'instabilité de la fortune²⁸. Ce motif médiéval pessimiste est mobilisé afin de montrer que la dimension sensorielle du *locus amoenus* ne suffit pas. On passe ainsi à une bibliothèque, espace de l'esprit par excellence, elle aussi placée sous le signe de l'abondance, de la rapidité et de la facilité produites par l'évolution technique : un dictionnaire phonographe permet d'entendre la définition des mots. Le « Noticiero parlante », qui permet de connaître les informations du monde entier et sur tous les sujets en temps réel, véritable ancêtre d'Internet, traduit une fois encore l'idée de mise en communication, de rapprochement. Cette idée de rapprochement, représentée par l'outil, est parallèlement exprimée par le journal lui-même, qui donne la nouvelle de la signature d'un pacte de confédération latino-américaine. Or, bien loin d'être un élément secondaire, ce pacte occupe une place centrale dans le texte. Ainsi, le narrateur est non seulement un témoin indirect de la nouvelle, par l'intermédiaire du journal parlant, mais aussi un témoin direct d'une fête célébrant le pacte, qu'il voit depuis le train. Plus encore, le train lui-même, en tant que moyen de communication, et s'étant arrêté devant la fête comme pour en faciliter la contemplation, devient le symbole même de cette union.

On assiste dans ce texte à un renversement de multiples lieux communs de la littérature. En effet, nous avons vu que, contrairement aux récits de voyages traditionnels, le voyage n'est plus une épreuve mais un moment privilégié. A l'inverse des chroniques des Indes, ce n'est pas la description de la destination mais celle du voyage qui occupe la plus large part du récit. Le narrateur, en employant les mêmes procédés rhétoriques –l'énumération, l'accumulation d'adjectifs et un vocabulaire laudatif–, et en mettant en avant les mêmes caractéristiques²⁹, semble suggérer une équivalence entre le train et la ville de Buenos Aires. Cependant, la description de Buenos Aires tient en une phrase alors que tout ce qui a précédé concernait la description du train. Le merveilleux n'attend plus le voyageur de l'autre côté de l'océan-gué, mais dans le voyage lui-même. En cela, le récit de Fabra détourne les codes du genre utopique où le voyage, périlleux, est un artifice littéraire visant à rendre vraisemblable l'arrivée

27. « Las botellas, movidas por misterioso artificio, circulaban profusamente por la mesa, deslizándose sobre carriles de plata » (FABRA, Nilo María, « Un viaje a la República Argentina en el siglo XXI », *op. cit.*, p.214).

28. « Todo cambia de destino, todo obedece a la eterna ley de la evolución » (*Ibid.*, p. 216).

29. La ville est décrite comme associant le commerce et les arts, tout comme le train était à la fois un lieu idéal pour le corps et l'esprit.

dans un lieu généralement inconnu ou caché, qui se caractérise par une organisation politique, sociale et économique qui constitue le cœur du récit. Au contraire, ici, l'attention semble s'être déplacée de la destination vers le voyage lui-même.

Ainsi le train électro-aérien, puis souterrain, outre le fait d'être un *locus amoenus*, symbolise l'idéal même de l'auteur exprimé dans ce texte. Lieu de la mise en communication des êtres et des territoires, ainsi que de la réunion harmonique du corps et de l'esprit, le train symbolise le désir d'union qui se traduit au niveau politique par une confédération des pays latino-américains. Tout dans le texte converge vers cette idée d'union : le téléphone, le tube pneumatique, le dictionnaire phonographe, ainsi que le journal parlant, sont autant de moyens de mise en communication, que ce soit des êtres, des objets ou des informations. Il s'agit d'un fantasme de réduction de la distance, qu'elle soit spatiale, temporelle ou mentale, entre tous les constituants de l'univers. Il est significatif que le protagonisme soit déplacé de la destination, Buenos Aires, au moyen de transport, le train. En effet, le train est le lieu utopique par excellence, utopique, au sens courant d'idyllique, comme nous l'avons montré, mais surtout au sens premier (*u-topos*) de ce qui n'a pas de lieu, puisque le train est par définition ce qui est toujours en mouvement. Ici, la dimension géographique cesse d'être un simple support à l'utopie pour en devenir le cœur même : chez Fabra il n'y a plus un espace permettant le développement d'un idéal politique, c'est l'union des lieux qui devient l'idéal. Cet auteur revisite donc avec originalité le genre utopique tout en revenant à sa source étymologique, généralement oubliée³⁰, par sa mise en scène non pas d'un territoire utopique mais d'un non-lieu symbolique.

L'union par le style

Il est intéressant de constater que cet idéal d'union, thème fédérateur de la nouvelle et lien avec le genre utopique, se traduit également dans l'écriture même de Fabra. En effet, on trouve sous sa plume de nombreuses constructions binaires composées de deux adjectifs (« *rica y exótica* »), de deux substantifs (« *los manjares y los vinos* », « *las fuentes y las botellas* »), ou de deux couples de substantifs et d'adjectifs (« *lujo artístico y comodidad refinada* »), dont le balancement crée une fluidité rythmique qui mime l'union harmonique prônée dans le texte. Cet idéal d'union se traduit également par un autre trait de style caractérisant l'écriture de Fabra : l'abondance de mots-valises. Ainsi, la formation de mots par agrégation permet le rapprochement de deux réalités distinctes, comme par exemple le tramway « *electro-aéreo* ».

Or, ce trait de style exprime non seulement le thème du texte mais aussi la poétique du genre cultivé par Nilo María Fabra. En effet, le merveilleux scientifique peut être défini comme un entremêlement d'éléments connus et inconnus mais de façon harmonieuse, contrairement au fantastique qui met en scène un contraste problématique entre eux. Ce mélange était déjà visible dans la situation spatio-temporelle mise en évidence dans l'incipit. De même, grâce au mot-valise, qui rapproche deux réalités de nature différente, l'une connue ou réelle, l'autre inconnue ou imaginaire, l'auteur exemplifie sa pratique du genre scientifique : celui-ci repose en effet sur une association entre la réalité (la technique, la science) et l'imaginaire, le merveilleux. On est ainsi à mi-chemin entre le roman réaliste et le merveilleux : le rapprochement des deux termes provoque la surprise du lecteur tout en restant dans le domaine de l'envisageable. Par exemple, le lecteur du XIX^e siècle peut imaginer un tramway aérien, en transposant l'élément connu (tramway) dans un autre contexte (aérien), cela étant rendu possible au moyen de la technique (électricité).

Au moyen d'un style propre, Nilo María Fabra parvient à lier dans sa nouvelle l'utopie, la géographie et le merveilleux scientifique. Si tout l'enjeu du texte semble être d'exprimer un idéal d'union,

30. Souvent le terme « utopique » est synonyme de fictif, d'imaginaire, ou bien de paradisiaque, d'idéal.

c'est au niveau politique que cet idéal paraît s'incarner avec le plus de force. En cela Fabra rejoindrait la littérature scientifique.

III. La fiction scientifique comme texte de propagande politique

Science-fiction et utopie

Un des traits qui distingue la littérature scientifique de la science-fiction est une certaine tendance à l'utopie : à l'inverse, la science-fiction s'attacherait plutôt à démontrer les conséquences néfastes de la technique et de la science. Utopie et littérature scientifique ont en commun un point de départ fictif qui sert souvent de support à une réflexion critique sur des aspects socio-politiques de l'époque de leur production. Darko Suvin va même jusqu'à qualifier de science-fiction les œuvres de Swift, Cyrano de Bergerac, ou encore Lucien de Samosate³¹. Bien que nous ne partagions pas cette conception globalisante de la « science-fiction », elle a le mérite d'attirer l'attention sur la dimension politique de la littérature scientifique. Or, dans la littérature scientifique comme dans l'utopie, le voyage est un thème constant : dans l'espace ou le temps, le voyage symbolise le déplacement, la distanciation nécessaire à la représentation d'une réalité nouvelle, qu'elle soit merveilleuse (littérature scientifique) ou politique (utopie). Il suffit d'examiner les œuvres majeures du père de la littérature scientifique pour s'en convaincre : *Cinq semaines en ballon* (1863), *Voyage au centre de la Terre* (1864), *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), ou encore *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873), mettent en scène le thème du voyage.

Dans la littérature espagnole, ce motif du voyage comme prétexte à l'exposition d'une réalité autre est particulièrement employé : il convient de noter qu'il s'agit plus souvent d'un voyage dans l'espace³² que dans le temps³³. Les lieux les plus propices à la réflexion politique sont la Lune et les autres planètes, espaces représentant la distance par antonomase : en cela, la littérature espagnole suit une tradition littéraire allant de Lucien³⁴ à Jules Verne³⁵, en passant par Kepler³⁶. Dans un autre récit (« En el planeta Marte ³⁷»), Nilo María Fabra utilise également cet artifice. L'originalité de « Un viaje a la República Argentina » réside dans l'utilisation d'une destination référentielle et non imaginaire. Comme nous l'avons vu, dans cette nouvelle, la nécessaire distanciation vis-à-vis de la réalité du lecteur s'opère grâce à un voyage hors du commun rendu possible par les avancées de la science. Ainsi, Fabra réunit de façon innovante les deux motifs phares de la littérature scientifique, à savoir l'anticipation dans le temps et le voyage.

La dimension politique de l'œuvre de Fabra

L'œuvre de Fabra se distingue également des autres récits espagnols cités dans la mesure où elle laisse une plus grande part à la science et à la technique : en cela, elle est la plus proche de la littérature

31. SUVIN, Darko, *Op. cit.*, p. 31.

32. CASTILLO Y MAYONE, J., *Viaje somniaéreo a la Luna, o Zulema y Lambert*, 1832 ; AGUIMANA DE VECA, Tirso, *Una temporada en el más bello de los planetas*, 1870-71 ; SAN MARTIN, A. de, *Un viaje al planeta Júpiter*, 1871.

33. ENRIQUE, Gaspar, *El anacronópete*, Barcelone, Daniel Cortezo y Cía., 1887.

34. Dans son *Histoire véritable* (IIe siècle), Lucien met en scène un voyage sur la Lune.

35. VERNE, Jules, *De la Terre à la Lune* (1865) et *Autour de la Lune* (1870).

36. KEPLER, *Songe*, 1634.

37. FABRA, Nilo María, « En el planeta Marte », *La Ilustración Española y Americana*, 47, 1890, reproduit dans *Cuentos ilustrados*.

scientifique étrangère. Ainsi, le goût prononcé de Fabra pour la terminologie technique suggère une position scientiste. Malgré la réflexion pessimiste sur le changement déjà évoquée, Fabra fait preuve d'une foi sans limites dans la capacité de la science à produire une évolution positive. Les avancées techniques concernant le chemin de fer permettent ainsi d'éviter les désagréments des « primitivos y rudimentarios ferrocarriles³⁸ ». Plus encore, la science est considérée comme un instrument d'humanisation de l'humanité : lors d'une digression sur une guerre fictive de l'Amérique latine contre les Etats-Unis, le narrateur indique que les guerres ne se font plus entre hommes mais entre machines, ce qui évite les boucheries du passé.

Cette position scientiste fait écho à celle de Jules Verne, influencé par la doctrine saint-simonienne en vogue dans la France de l'époque. Le roman où cette doctrine se manifeste le plus explicitement est certainement *L'Île mystérieuse* (1874) : il s'agit de l'histoire de la colonisation réussie d'une île déserte au moyen de méthodes scientifiques et techniques. Chez Nilo María Fabra, cette foi dans le progrès technique est omniprésente : dans « El planeta Marte » (1890), l'unification linguistique, politique et religieuse de la planète est la conséquence directe de la mise en communication de l'ensemble du territoire, thème que l'on retrouve dans la nouvelle étudiée. Cette idée d'un progrès perpétuel est d'ailleurs suggérée à la fin du récit, lorsque le narrateur évoque l'invention de l'aérostat, amenée à détrôner les « aluminio-carriles », et donc à entraîner de nouvelles avancées socio-politiques³⁹.

Fabra et l'hispanoaméricanisme

L'idéal socio-politique qui se dégage de l'œuvre de Nilo María Fabra est celle de l'unification, non pas de la planète entière, comme le suggère « En el planeta Marte », mais des pays de la « race ibérique ». En effet, les conflits dans le continent américain au XIX^e siècle avaient pris un caractère racial : il s'agit d'une lutte entre la « race anglo-saxonne » et la « race latine », la première voulant prendre l'ascendant sur la seconde au nom d'une « destinée manifeste⁴⁰ ». Cet impérialisme nord-américain provoque de nombreux conflits en Amérique latine, auxquels celle-ci répond par différentes tentatives d'unification politique⁴¹. Ainsi, « Un viaje a la República Argentina », publié en 1889, serait un appel à la confédération latino-américaine pour faire face à l'impérialisme américain se manifestant à nouveau dans le Congrès panaméricain de Washington de la même année. Face à une proposition d'union asymétrique plus proche de l'annexion, Fabra propose une « confederación sin el predominio de ninguno y conservando todos sus leyes e instituciones particulares⁴² » visant à « la exclusiva preponderancia de la raza ibérica⁴³ ».

Or, cet idéal d'union, s'il semble ne concerner que les pays d'Amérique latine, concerne en réalité également l'Espagne, pays de l'auteur. L'Espagne est ainsi intégrée dans ce « pacto fraternal⁴⁴ » de race : le personnage voit les drapeaux de l'Espagne et des pays latino-américains entremêlés⁴⁵. Dans « Cuatro siglos de buen gobierno », récit dans lequel Fabra imagine un roi espagnol idéal vivant quatre

38. *Ibid.*, p. 215.

39. *Ibid.*, p. 224-225: « Como si los progresos en el orden material, obtenidos durante los siglos XIX y XX, no fueran bastante a satisfacer las aspiraciones de la humanidad, en los albores del XXI se descubre al fin, con éxito completo y admirable, la dirección de los aeróstatos, con lo cual resultan inútiles los aluminio-carriles para el transporte de viajeros ».

40. Il s'agit d'une expression employée en 1845 par le journaliste John O'Sullivan afin de justifier l'expansionnisme américain comme mission divine.

41. La première tentative d'union latino-américaine se produit en 1826 sous l'impulsion de Simón Bolívar lui-même (Congrès de Panama) et cette dynamique unioniste se développera tout au long du XIX^e siècle : en 1848 et 1865 un Congrès en vue d'une confédération latino-américaine a lieu à Lima et en 1856 à Santiago.

42. FABRA, Nilo María, « En el planeta Marte », *La Ilustración Española y Americana*, *op. cit.*, p. 224.

43. *Ibid.*, p. 223.

44. *Ibid.*, p. 219.

45. *Ibid.*

siècles, l'inclusion de l'Espagne dans l'alliance visant à contrer les Etats-Unis est explicite : c'est même elle qui en est l'instigatrice⁴⁶. Il s'agit donc d'un idéal d'union, non seulement de la race latine sur le continent américain, mais également entre les deux continents. Le thème du train devient plus significatif encore : ne représentant plus simplement un idéal abstrait d'union des territoires, il symbolise le désir de rapprochement de l'ex-métropole et de ses anciennes colonies. La nouvelle scientifique se fait donc l'instrument de diffusion d'un certain programme politique. Il faut, en effet, rappeler que Nilo María Fabra était avant tout un homme politique et qu'il publie symboliquement ses nouvelles dans *La Ilustración Española y Americana*, qui est diffusée à la fois en Espagne et en Amérique latine. Il s'agit donc bien d'un projet global d'écriture propagandistique qui passe par le biais du genre scientifique.

Si l'Espagne veut devenir l'alliée des pays latino-américains, c'est bien parce qu'elle ne peut plus être en position de domination. Il faut observer dans la nouvelle la dissymétrie entre le traitement de la capitale espagnole et de la capitale argentine. La première ne fait l'objet que d'une mention, mais d'aucune description, alors que, comme nous l'avons vu, il est fait l'éloge de la seconde. On retrouve ici la géographie dichotomique propre à l'utopie : un espace autre vu comme idéal est utilisé comme contrepoint critique de l'espace vécu, de l'ici. Buenos Aires, ville du commerce, des arts et de la communication, s'oppose implicitement à une capitale espagnole dont il n'est rien dit.

En cela, Fabra rejoint un courant littéraire important dans l'Espagne de la fin du XIX^e siècle : la littérature « régénérationniste ⁴⁷ ». Les œuvres correspondant à ce courant s'attachent à dévoiler les maux de l'Espagne (les thèmes récurrents sont le retard industriel, culturel, l'autoritarisme et le militarisme), et à proposer des solutions. Ici, la solution est claire : il s'agit de cultiver la science et la technique, surtout en ce qui concerne le domaine de la communication. L'auteur lui-même en tant que journaliste, y a contribué, puisqu'il a fondé en 1865 une organisation de correspondants en régions, l'agence Fabra, qui deviendra avec le temps la première agence d'information en Espagne.

46. FABRA, Nilo María, « Cuatro siglos de buen gobierno », *Por los espacios imaginarios (con escalas en tierra)*, Madrid, Fernando Fe, 1885, p. 57-58.

47. Les représentants de ce courant sont Ricardo Macías Picavea : *La instrucción pública en España y sus reformas* (1882), *El problema nacional: hecho, causas y remedios* (1899); et Joaquín Costa, *Oligarquía y caciquismo* (1901-1902).

Bibliographie

- BOZZETTO, Roger, *L'obscur objet d'un savoir. Fantastique et science-fiction : deux littératures de l'imaginaire*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 1992.
- CARMONA FERNÁNDEZ, Fernando, « Conquistadores, utopía y libros de caballería », *Revista de Filología Románica*, 10, 1993, Madrid, p. 11-29.
- COLOMB, Christophe, *Diario de a bordo, Historia*, Madrid, 16, 1985.
- , « Relación del Tercer Viaje » (1498-1500), *Textos y documentos completos*, Madrid, Alianza, 1995.
- , « Carta al Papa Alejandro VI » (1502), *Textos y documentos completos*, Madrid, Alianza, 1995.
- DÍAZ DE GUZMÁN, Ruy, *La Argentina*, reproduit dans la collection Dastin, Madrid, 2000.
- FABRA, Nilo María, « Cuatro siglos de buen gobierno », *Por los espacios imaginarios (con escalas en tierra)*, Madrid, Fernando Fe, 1885.
- , « Un viaje a la República Argentina en el año 2003 », *La Ilustración Española y Americana*, 21, 1889; réimprimé sous le titre « Un viaje a la República en el siglo XXI », dans *Cuentos ilustrados*, Barcelona, Imp. de Heinrich y Cía, 1895 et dans *De la Luna a Mecnópolis. Antología de la ciencia ficción española (1832-1913)*, Nil Santiáñez-Tió (éd.), Barcelona, Quaderns Crema, 1995.
- , « En el planeta Marte », *La Ilustración Española y Americana*, 47, 1890, reproduit dans *Cuentos ilustrados*, Barcelona, Imp. de Heinrich y Cía, 1895.
- FERRERAS, Juan Ignacio, *La novela de ciencia ficción*, Madrid, Siglo XXI de España, 1972.
- GONZALEZ BERNALDO, Pilar, « Les sociétés patriotiques et les clubs révolutionnaires à Buenos Aires entre 1810 et 1815 », *La Révolution française, la péninsule ibérique et l'Amérique latine. 1789-1989, Exposition*, Biblioteca nacional, Madrid, junio-julio 1989, Chapelle de la Sorbonne, Paris, du 30 juin au 21 juillet 1989, p. 103-106.
- GUINARD, Paul-Jacques, « Aspects utopiques dans le roman espagnol de la fin du XVIII^e siècle », in *Les utopies dans le monde hispanique. Actes du colloque tenu à la Casa de Velázquez, 24/26-XI-1988*, Jean-Pierre Etienvre (dir.), Madrid, Editorial de la Universidad Complutense y Casa de Velázquez, 1990, p. 57-64.
- KUPCHIK, Christian, *La leyenda de El Dorado y otros mitos del descubrimiento de América*, Madrid, Nowtilus, 2008.
- MORENO SERRANO, Fernando Ángel, « Notas para una historia de la ciencia ficción en España », *Dicenda. Cuadernos de Filología Hispánica*, 2007, 23, p. 125-138.
- PERAMAS, José Manuel, *Tentación de la utopía. La República de los jesuitas en el Paraguay*, Jean-Paul Duviols et Rubén Bareiro Saguier (coords.), Barcelona, Tusquets, 1991.
- SANCHEZ, Jean-Pierre, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1996.
- SCHMIDL, Ulrich, *Relación del viaje al Río de la Plata*, reproduit dans *Alemanes en América, Historia*, Madrid, 16, 1985.
- SUVIN, Darko, *Pour une poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977.
- TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970.